

*Une enquête de
l'inspecteur Barnaby*

CAROLINE
GRAHAM

*« La meilleure auteure de polar
depuis Agatha Christie. »*

Le Sunday Times

Machinations infernales



Pygmalion

Machinations infernales

*Une enquête de
l'inspecteur Barnaby*

Dennis Brinkley est un parfait conseiller financier d'une scrupuleuse honnêteté, efficace, réservé, aimable. Il a cependant une singulière marotte : il collectionne chez lui, grandeur nature, les machines de guerre d'un lointain passé. Quand on le retrouve, un soir, la tête fracassée par un boulet de catapulte géante, on conclut naturellement à un fâcheux accident. Son unique amie, Benny Frayle, tente en vain de persuader l'inspecteur Barnaby d'ouvrir une enquête. C'est alors qu'une médium spirite décrit la scène du meurtre et promet de révéler le nom de l'assassin. Elle n'en aura pas le temps : elle meurt empoisonnée. Barnaby n'a d'autre choix que de constater le lien mystérieux qui unit les deux affaires.

Anglaise, **CAROLINE GRAHAM** a été journaliste et scénariste avant de devenir auteur, spécialisée dans le roman policier et le roman historique. Elle est notamment la créatrice du personnage de l'inspecteur Barnaby, adapté en série télévisée.

MACHINATIONS
INFERNALES

CAROLINE GRAHAM

MACHINATIONS INFERNALES

Traduit de l'anglais
par Véronique David-Marescot



Pygmalion

Titre original : A Ghost in the Machine

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

L'édition originale est parue en Grande-Bretagne chez Headline Book Publishing, Ltd.

© 2004, Caroline Graham

© 2005, Éditions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition en langue française.

ISBN 2-85704-960.9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3) a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Jane, la sœur que je n'ai jamais eue.
À Bob et Rebecca.*

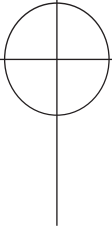
GLENDOWER : Je puis appeler les esprits
du fond de l'abîme.

HOTSPUR : Et moi aussi, je le puis, et tout le
monde le peut

Mais veulent-ils venir quand vous les appelez ?

Henry IV, 1^{re} partie, Acte III, scène I

LA SALLE DE GUERRE



1

CAREY Lawson avait été la crème des tantes. Sa grande maison pleine de coins et de recoins et son jardin à demi sauvage avaient offert à Mallory, durant toutes les vacances de son enfance, un terrain illimité de jeux et d'aventures. Tante Carey semblait deviner instinctivement quand il avait envie d'être seul. Elle le nourrissait de plats fameux, bien gras et bien caloriques, qui auraient fait défaillir d'horreur sa mère. Souvent, quand il partait, elle lui glissait dans la poche bien plus d'argent qu'il n'en gagnait en un an en lavant la voiture de ses parents. Mais surtout, elle lui avait rendu le plus grand des services en l'encourageant, à l'âge de quatorze ans, à fumer jusqu'au bout un de ses cigares de La Havane, et il avait été si malade qu'il n'avait plus jamais touché au tabac depuis lors.

Et voilà que, dans sa quatre-vingt-neuvième année, la vieille dame venait de mourir paisiblement en dormant. Toujours aussi perspicace et compréhensive, elle était partie juste au moment où son neveu bien-aimé atteignait, physiquement et moralement, le point de rupture. Il pensa alors, et longtemps après coup, qu'hériter d'elle à cette période-là lui avait évité de perdre la raison. Et lui avait peut-être même sauvé la vie.

★

MACHINATIONS INFERNALES

La nouvelle de la mort de tante Carey survint au beau milieu d'une dispute familiale. Kate, la femme de Mallory, était en train de faire à sa fille les remontrances délicates et épineuses auxquelles les parents soucieux se sentent parfois contraints même quand leurs enfants sont officiellement majeurs. Depuis quelque temps, c'était à elle qu'incombait ce fardeau. Mallory, qui avait toujours gâté sa fille, était de toute façon trop abattu pour s'engager dans la moindre querelle.

Polly venait de terminer sa seconde année à la London School of Economics¹, en comptabilité et finances. Bien que la maison des Lawson se trouvât à un quart d'heure en métro de la LSE, Polly avait absolument voulu habiter seule. La première année, elle avait dû se contenter de la cité universitaire. Puis, après les grandes vacances, elle avait trouvé un appartement en colocation à Dalston. Ses parents lui allouaient une somme suffisante pour son loyer, sa nourriture et son argent de poche.

Durant ces douze mois, les Lawson avaient peu vu leur fille. Mallory en avait été extrêmement blessé mais Kate, elle, avait compris. Polly était au seuil d'un nouveau monde, d'une nouvelle vie, et sa mère se félicitait qu'elle ait hâte de plonger dans le grand bain. Elle était intelligente, ravissante et sûre d'elle-même. Psychologiquement parlant, elle savait nager. Mais financièrement ? Ça, c'était une autre paire de manches. Et là était tout le sujet de la bagarre.

Apparemment, elle avait l'intention de redéménager. Elle avait trouvé un trois-pièces à Shoreditch. Elle comptait sous-louer les deux chambres pour couvrir le loyer. L'agence réclamait trois mois de caution et un trimestre de loyer d'avance.

— Et tu vas dormir où ? demandait Kate.

— J'ai la place de mettre un futon que je roulerai dans la journée. On fait bien ça au Japon. — Polly poussa un long soupir : la patience n'était pas son fort. La discussion, qui durait déjà depuis une demi-heure, s'avérait plus rude qu'elle ne s'y attendait. Si seulement sa mère avait été absente ! — Ne prends pas cet air épouvanté. On croirait que je vais coucher sur les quais.

— C'est meublé ?

— Non...

— Alors, il te faudra de l'argent en plus pour...

— Je l'économise, ton argent, bon Dieu !

— Ne parle pas comme ça à ta mère, Polly. — Mallory fronça les sourcils et les rides gravées profondément entre ses yeux se rejoignirent. Il triturait nerveusement ses manchettes. — Elle se fait du souci pour toi.

1. LSE : Célèbre institut d'enseignement supérieur, spécialisé dans les sciences sociales et politiques.

MACHINATIONS INFERNALES

— Mais tu ne comprends pas que tu n'auras plus à payer mon loyer ?

— Alors, c'est pour nous que tu fais ça ?

— Pas la peine d'ironiser.

Kate se serait mordu la langue. Pourquoi suis-je ainsi ? Mal sait se montrer patient avec elle, il écoute, il comprend. Il cède le plus souvent, et il reçoit des baisers en retour. Mais moi ! – La moindre critique, la moindre tentative de s'opposer à des exigences insensées ou d'instituer un tant soit peu de discipline, même quand Polly était petite, faisait resurgir l'éternelle accusation : Kate n'aimait pas sa fille. Aux yeux de la mère, c'était plutôt le contraire. Néanmoins sa remarque était déplacée. Elle allait s'excuser quand Mallory la devança.

— Et pour ces meubles...

— « Ces meubles »... Je ne vais pas acheter des meubles de luxe, je ferai les brocantes.

— Tu ne peux pas demander deux cents livres par semaine pour une chambre meublée de camelote.

— Il ne s'agit pas de chambres meublées ! – Polly s'interrompt, respira profondément et compta à voix haute jusqu'à dix. – Je te l'ai dit : c'est une co-lo-ca-tion.

Kate hésita. Elle croyait que les colocations étaient moins chères que les meublés. Et, d'habitude, n'était-ce pas un mois de caution qu'on réclamait ?

— De toute façon, tu ne connais rien à l'esprit récup'. Les gens jettent des trucs incroyables.

— Il va falloir qu'on aille voir, dit Kate.

— Pourquoi ça ? – Et, devant l'air interloqué de sa mère : – Je ne demande que dix mille malheureuses livres. Je rembourserai, avec les intérêts, si c'est ce que tu veux.

— Ne sois pas ridicule.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ? C'est pas ton argent.

Ça pourrait bien l'être, pensa Kate. En effet, elle continuait à travailler pratiquement à plein temps. Mais peu importait. Elle se préoccupait surtout de l'usage réel que Polly ferait de cette somme. Récemment, elle avait entendu à la radio que près de soixante-dix pour cent des billets qui circulaient dans le quartier des banques de la City révélaient des traces de cocaïne. Pourvu que Polly n'ait pas besoin de cet argent pour ça...

— Quand même, chérie, ce serait bien de voir où tu vas vivre, risqua Mallory pour détendre un peu l'atmosphère.

— C'est que... – Elle regarda franchement ses parents, droit dans les yeux. Elle ignorait que, depuis sa plus tendre enfance, sa mère

MACHINATIONS INFERNALES

voyait dans ce regard le signe indubitable qu'elle était en train de mentir. – Il est encore occupé. Il ne sera libre que dans deux semaines.

— Je ne vois toujours pas pourquoi...

— J'ai envie d'espace, d'accord ? Plus de place.

— Mais si vous êtes trois...

— Oh, merde avec ça ! J'en ai marre d'être fliquée comme si j'étais une criminelle. Si tu ne veux pas me prêter cet argent, dis-le, et je fous le camp.

— J'ai déjà entendu ça.

— Ça veut dire quoi, au juste ?

C'était le préambule d'une longue harangue : quand donc avaient-ils apporté tous les deux un soutien réel, témoigné une vraie sollicitude à l'égard de quiconque, dans leur petite vie d'égoïstes ? Et maintenant qu'ils avaient l'occasion de faire quelque chose pour quelqu'un et que ce quelqu'un était leur fille unique... Mais elle aurait dû s'en douter : ils étaient tellement radins. Eh bien, elle n'avait plus qu'à emprunter à la banque et quand elle serait endettée jusqu'au cou à cause des taux astronomiques de...

C'est alors que le téléphone sonna. Le répondeur automatique des Lawson, toujours branché même quand ils étaient présents, se mit à biper et à siffler. On entendit des pleurs bouleversés et des cris rauques.

— C'est Benny !

Mallory se rua sur l'appareil. Il écouta, répondit avec douceur. Sa femme et sa fille virent soudain son visage se décomposer, et leur colère se dissipa instantanément.

★

Les obsèques eurent lieu par un après-midi d'été plutôt venteux. Mallory, Kate et Polly recevaient les condoléances tandis qu'une église bondée se vidait lentement et que l'organiste jouait : « *The day Thou gavest, Lord, is ended.* »

Presque tout le village était présent ainsi que les amis et les parents encore vivants de tante Carey. Un homme âgé en fauteuil roulant avait été amené en voiture d'Aberdeen. Mallory était touché mais non surpris devant ces manifestations d'affection et de regret. Si sa tante n'avait pas été facile à aimer, peut-être, il était en revanche impossible de la détester.

Les Lawson restèrent près de la tombe tandis que les autres rentraient chez eux ou à Appleby House. Mallory, qui avait toujours cru que la mort d'un être cher est plus facile à supporter si l'on sait qu'il

a joui d'une vie longue et heureuse, découvrait son erreur. Mais il se félicitait que la mort ait été soudaine, tout en regrettant de n'avoir pas eu l'occasion de dire adieu. Elle aurait eu du mal à accepter de décliner à petit feu. Il devinait que Kate, qui aimait beaucoup la vieille dame, pleurerait en silence. Polly n'était venue qu'à l'issue d'une « partie de bras de fer affectif », comme elle disait ; un peu à l'écart de ses parents, elle tâchait de prendre un air de compassion tout en se mordillant la lèvre avec impatience. Elle n'arrivait pas à éprouver de la peine – elle n'avait pas vu sa grand-tante depuis des années – et elle n'allait pas faire tout un cinéma uniquement pour contenter les autres.

Ils regagnèrent à pas lents la maison où étaient servis les viandes et le cidre dans des cruches de grès, cidre confectionné avec les pommes du verger qui donnait son nom à la maison. Benny Frayle, la compagne de la défunte, avait tout organisé et refusé qu'on l'aide. Elle avait cherché coûte que coûte à occuper ces premiers jours. Les pires. Elle s'était activée, affairée, lancée à corps perdu dans le travail. Un derviche tourneur accablé de chagrin.

Les portes à claire-voie des vastes pièces du rez-de-chaussée avaient beau être repliées, les gens avaient commencé à se répandre sur la terrasse et dans le jardin. Deux filles du village en jean et en T-shirt proposaient sur des plateaux ronds des choses marron foncé, pleines de bosses, et des tortillons de pâte grisâtres. Les gens buvaient mais le bol à punch, rempli de jus de fruit sans alcool, avait été à peine entamé. Apparemment, tout le monde sifflait le cidre maison. Normal. La plupart des invités rentreraient à pied chez eux et ceux qui habitaient loin regagneraient leur hôtel en taxi.

Kate regardait autour d'elle la foule endimanchée : il était indéniable que les gens s'amusaient. C'est quoi, au fond, des obsèques ? La réponse évidente – chacun est secoué, et euphorique d'être en vie – n'est certainement pas exhaustive. Toujours est-il que le chagrin peut prendre bien des formes. Par exemple, Mme Crudge, femme de ménage à Appleby depuis trente ans, qui, il y a quelques heures, pleurerait toutes les larmes de son corps dans la cuisine et qui, maintenant, souriait et bavardait en triturant nerveusement les plis de son voile de crêpe épinglé à la diable sur un feutre informe.

Voilà cinq jours que les Lawson étaient arrivés à Forbes Abbot. En apportant du cidre à Mallory, Kate remarqua qu'il avait déjà changé. Le changement était imperceptible en un si bref laps de temps, mais quand elle effleura son avant-bras, les tendons, d'ordinaire bandés comme des cordes à violon, cédèrent légèrement à son contact.

MACHINATIONS INFERNALES

— Ce truc vous met complètement K.-O., dit Mallory en prenant tout de même le verre. Je le sais depuis longtemps.

— Tu crois qu'on devrait circuler un peu parmi les gens ? demanda Kate.

— C'est nous qui sommes les membres de la famille, ce serait plutôt aux autres de défiler devant nous, dit Polly, comme à un mariage grec.

Peut-être que, si elle restait assez longtemps sans bouger et qu'elle souriait assez aimablement, quelqu'un viendrait lui confier son argent. Il faudrait que ce soit beaucoup, parce qu'elle en devait beaucoup. Énormément. Avec des intérêts composés qui faisaient grossir la somme de jour en jour, si ce n'était d'heure en heure. La dette gonflait, comme un monstrueux succube dans son bocal. Rageusement, Polly tenta de s'arracher à ces pensées pour revenir au présent. Elle s'était juré de tenir en respect... quoi ? La peur ? Non, Polly n'avait jamais peur. Disons, de tenir en respect l'image reptilienne de Billy Slaughter. La face plate, courtaud, répugnant. Un écho surgit d'une comptine enfantine : « Je connais un homme. Quel homme ? L'homme avec le pouvoir. Quel pouvoir ? Le pouvoir du vaudou... »

Polly se débattit, immobilisa ses pensées, les vissa à fond et les concentra de force sur l'assemblée. Elle observa tout en détail, les vêtements, les bijoux, les tics, les voix, et conclut qu'ils étaient une bande de pauvres cons. Moyenne d'âge : soixante-dix ans ; pas habillés mais tapissés, et tenus ensemble par de la colle à dentier. À l'idée de toutes ces mâchoires claquantes, elle éclata de rire.

— Polly !

— Oups ! Pardon, pardon, p'a.

Il avait l'air terriblement fâché. Subitement contrite, elle décida de se faire pardonner. Qu'est-ce qui lui ferait vraiment plaisir ? Qu'il soit fier d'elle ? Elle allait se mêler aux gens, et mieux encore, se montrer absolument charmante avec chacun, aussi décrépité, aussi gâteux qu'il soit. Et si cela rendait son père plus malléable la prochaine fois qu'elle lui demanderait un service, eh bien, ce serait tout bénéf. Son visage se transforma, exprimant une tristesse empreinte de sensibilité. Son sourire se fit presque spirituel. Elle murmura : « À tout à l'heure » à ses parents et se fondit dans la foule.

Polly connaissait à peine les invités mais certains se souvenaient d'elle petite fille quand elle venait voir sa grand-tante. Un ou deux le lui rappelèrent, interminablement. Elle resta assise durant cinq bonnes minutes à côté d'une vieille excentrique, cousine de Carey, se penchant vers elle avec déférence tout en notant mentalement les phrases et les tics de la dame, avec l'intention de l'imiter plus tard pour amuser la galerie.

MACHINATIONS INFERNALES

Le pasteur errait, personnage imposant, ni vieux ni jeune. Il avait une masse de cheveux châtain clair, mous, qualifiés sur les flacons de shampooing de « rebelles ». Mais pour l'heure les rebelles faisaient certainement de leur mieux en se dressant et en ondulant autour de sa tête comme une auréole animée. Il posa une main moite sur le poignet de Polly.

— Mme Crudge vient juste de me demander si j'étais content de la réception, incroyable, non, ma petite ?

Elle eut bien du mal à feindre l'incrédulité. La question lui paraissait à la fois inoffensive et appropriée.

— Qu'est-ce qui a pu arriver au mot « veillée » ?

— Je ne comprends pas.

— Exactement ! Complètement « épuisé », de nos jours. — Il esquissa des guillemets en l'air de sa main libre. — Et pourtant, comme il est métaphysiquement opportun ! Car il ne manque qu'une lettre à ce mot pour qualifier l'état heureux dont jouit à présent cette chère Mlle Lawson. É-veillée dans les bras de son Père Céleste.

Bon Dieu ! pensa Polly. Elle se dégagea de la main du pasteur.

— Regarde, Polly.

Le ton de Mallory était plein de tendresse. À l'évidence, sa fille avait déjà plus que racheté sa conduite étourdie de tout à l'heure.

— On la regarde déjà bien assez comme ça, je trouve.

Ce qui était vrai. Presque tout le monde, et pas seulement les hommes, regardait Polly à la dérobée, enfin, surtout ses jambes fines, interminables, gainées de soyeux collants noirs. Elle portait une longue veste en lin noir sur rien d'autre, apparemment. La jupe, d'ordinaire guère plus épaisse que du papier crépon, était un peu plus longue aujourd'hui, eu égard à la gravité de la circonstance, sans doute. Cette jupe-là aurait pu contenir un soufflé.

Kate se sentit gênée d'avoir fait cette remarque dont la brusquerie trahissait du ressentiment ou pire, de la jalousie. Mais il ne s'agissait sûrement pas de ça ? Un petit homme roux se dirigeait vers eux, à travers la pelouse, et elle sourit, soulagée et ravie de la distraction.

— Dennis ! s'exclama Mallory avec chaleur. Quel plaisir de vous voir !

— Nous nous voyons demain, comme vous le savez. Mais je voulais simplement vous exprimer ma sympathie, Mallory, mon cher. — Dennis Brinkley tendit une main dont le dos était légèrement strié de poils d'un roux doré. — Votre tante était quelqu'un de tout à fait exceptionnel.

— Puis-je vous libérer ?

Kate proposait de soulager Dennis de son assiette à demi remplie.

Elle avait goûté les tortillons aux noix et les petits friands à la saucisse quand Benny les arrangeait sur les plateaux, dans la cuisine.

— Certes non ! — Dennis se cramponna à son assiette. — Je vais manger jusqu'à la dernière miette.

Vous serez bien le seul, alors, pensa Kate. Dans les années à venir on va trouver des tortillons et des friands enfouis dans les urnes du jardin et enterrés. Les archéologues, dans quelques siècles, gratteront délicatement au couteau leurs formes extraordinaires, perplexes quant à l'usage que les anciens pouvaient en faire. Depuis longtemps au fait des talents culinaires de Benny, Kate avait apporté plusieurs boîtes d'amuse-gueule de chez Marks and Spencer, en prenant la précaution d'expliquer que c'était seulement en cas d'urgence. Avant de partir pour l'église, elle les avait discrètement disposés sur une table à l'écart dans le massif d'arbustes. Ils avaient tous disparu depuis belle lurette.

Mallory remerciait Dennis pour son aide lors de la mort de Carey. Pour s'être chargé de ce qu'il appelait « les trucs techniques ». Il trouvait que Dennis avait l'air en forme, débordant de vitalité. Ils avaient neuf ans de différence et Mallory pensa malgré lui qu'un étranger pourrait aisément se tromper sur le plus jeune.

Mallory était âgé de onze ans quand Dennis Brinkley était venu pour la première fois chez sa tante pour régler des questions de détail au sujet de ses investissements à l'étranger. Récemment entré dans une société de courtage et de conseil financier, Dennis était extrêmement intelligent et s'exprimait avec clarté quand il s'agissait de chiffres, mais il était affligé d'une timidité maladive. La société s'appelait alors Fallon et Pearson, bien que ce dernier fût mort depuis longtemps. Quand George Fallon avait pris sa retraite, Dennis faisait partie de la maison depuis trente ans, et vingt comme associé. Avec le temps, il était devenu plus ouvert, forcément, et avait acquis un peu d'assurance mais rares étaient les gens dont il était vraiment proche. Mallory était au nombre de ceux-là. Ainsi que Benny Frayle.

— Un rendez-vous dans la matinée vous irait-il, Kate ? Il va y avoir beaucoup de... hum... de choses à mettre en ordre, je crois.

Dennis paraissait hésitant, incertain de ce que recouvrait l'expression « mettre en ordre ». Lui-même était soigneux et ordonné à l'extrême, sur sa personne comme dans ses affaires. Sa femme de ménage, la même Mme Crudge, et son excellente secrétaire en savaient quelque chose.

Kate lui assura que ce serait parfait.

Un brusque éclat d'hilarité, promptement réprimé, leur fit tourner la tête.

MACHINATIONS INFERNALES

— Ah, dit Mallory, je vois que Drew et Gilda ont eu la gentillesse de venir présenter leurs respects.

— Ce n'est pas moi qui les ai invités, je vous assure.

Le ton de Dennis dépourvu de chaleur en disait long. Andrew Latham était le second associé du cabinet Brinkley et Latham, comme il s'appelait désormais. Il n'avait jamais eu affaire à la tante de Mallory. En réalité, comme elle se déplaçait rarement au siège, ils ne s'étaient probablement jamais rencontrés.

— Il a ses raisons, sans doute, fit sèchement Mallory.

— Oh oui. Ça, c'est sûr.

Kate murmura une excuse et se tourna vers l'assemblée : et si elle se rendait utile au lieu de continuer à avaler ces amuse-gueule consistants et consolateurs ?

Elle aperçut David et Helen Morrison qui se tenaient à l'écart et paraissaient un peu isolés. Ils représentaient Pippins Direct, l'entreprise qui louait le verger de Carey depuis vingt ans, l'entretenait et vendait pommes et jus. Alors qu'elle s'apprêtait à les rejoindre, un autre couple la devança, se présenta, et ils se mirent tous quatre à bavarder.

Une des filles en T-shirt, assise sous un araucaria, était en train de boire du cidre, et ce manifestement depuis un certain temps. Kate soupira et chercha des yeux la deuxième, qui avait disparu. Mais elle voyait tressauter la perruque de Benny, avec ses grosses boucles dorées comme des saucisses de cuivre. Benny elle-même, en nage et agitée, ramassait assiettes et verres qu'elle empilait sur un plateau.

— Mère !

Polly bondit à l'approche de Kate, abandonnant le général Ruff-Bunney, le cousin âgé en fauteuil roulant venu d'Aberdeen. Le pauvre homme, qui était en train de décrire avec pittoresque son opération de la cataracte sous anesthésie locale, resta planté au beau milieu de son histoire.

— Ce fut un plaisir de bavarder avec vous. — Polly lui adressa un sourire radieux, prit le bras de Kate et l'entraîna plus loin. — J'espère que je mourrai jeune.

— Je parie que les Who¹ ne chantent pas ça aujourd'hui. Tu as vu la fille qui est censée aider ?

— Tu parles de celle qui se biture sous l'araucaria ?

— Non, l'autre.

— Ohh.

— Il faudrait donner un coup de main à la pauvre Benny.

1. Célèbre groupe de rock formé dans les années 60, qui éclata en 82 et se reforma en 89 pour fêter le 25^e anniversaire de sa création.

MACHINATIONS INFERNALES

Benny Frayle était « pauvre Benny » depuis toujours. Petite fille, Polly avait associé les deux mots, croyant que « Pauvrebenny » était son vrai nom. Un jour, Kate qui l'avait entendue lui avait expliqué ce qu'il en était et l'avait priée de ne plus l'appeler ainsi, car l'intéressée pouvait en être blessée.

Polly regarda sa mère prendre un lourd plateau des mains de la compagne de tante Carey ; elle remarqua la façon naturelle dont Kate s'y prenait, sans simagrées, sans donner à entendre que Benny présumait trop de ses forces. Elle était douée pour ça. Et elle ne se mettrait jamais en avant pour rabaisser quiconque. Pour trouver le point faible et enfoncer le coin. Son père non plus, du reste. Fort versée dans ces deux spécialités, Polly se demandait parfois de qui elle tenait.

— Je viens t'aider.

Elle avait proposé son aide spontanément, en voyant Kate passer à portée d'oreille. Mais elle regretta immédiatement sa fâcheuse impulsion. Au moins serait-elle hors d'atteinte des pattes osseuses des croulants. Franchement, il y en avait un ou deux qui auraient pu s'épargner le trajet de retour du cimetière.

— Bien, répondit Kate en réprimant sa surprise. À tout de suite.

Elle se dirigea vers la maison par le potager et la pelouse de croquet. La cuisine s'ouvrait sur une imposante véranda edwardienne à ossature d'acier. Quelques personnes, inconnues de Kate, se prélassaient, légèrement comateuses, sur des chaises longues et un immense sofa en rotin. Elle leur adressa un sourire amical et plein de compassion en les enjambant.

Seul dans la cuisine vide, Croydon, le chat de tante Carey, était endormi dans son panier auquel Benny avait attaché un nœud de soie noire. Kate repensa au jour où Carey avait rapporté l'animal à la maison. La tante de Mallory qui allait rendre visite à une amie avait dû changer de train à Croydon où elle l'avait trouvé, dans un panier d'osier, fourré derrière une pile de caisses en bois. Le chat et le panier étaient absolument dégoûtants. Carey avait raconté plus tard comment l'animal affamé s'était assis tout droit, avec une grande dignité, au milieu de son tas de saleté, avait regardé autour de lui, plein d'espoir, en miaulant.

Après avoir jeté feu et flammes sur le personnel de la gare pendant dix minutes sans se répéter, Carey avait pris un taxi, s'était rendue au centre ville, avait acheté un panier, de la nourriture, une écuelle et des serviettes, annulé son voyage et rapporté le chat à la maison. Une fois décrassé, il se révéla de toute beauté, avec une robe tachetée crème et ambre, une collerette rouge orangé, de grands yeux dorés, et aussi reconnaissant qu'un chat peut l'être – ce qui, il faut bien le

MACHINATIONS INFERNALES

reconnaître, n'est pas beaucoup dire –, ronronnant à l'envi et s'installant dans son giron quand elle voulait se mettre à sa tapisserie ou lire les journaux.

Kate se pencha et caressa Croydon. Elle lui dit : « Ne sois pas triste », mais il se contenta de bâiller. Difficile de savoir s'il était triste ou non. La figure des chats ne change pas beaucoup.

Elle enfila des gants de caoutchouc, pressa un peu de liquide à vaisselle dans l'évier et ouvrit les robinets. Les verres étaient beaux et elle ne voulait pas risquer de les mettre dans la machine. Quand l'évier fut à demi rempli, elle les déposa doucement dans la mousse et les lava avec soin. Aucun signe de Polly. Kate n'avait pas vraiment cru qu'elle viendrait l'aider. Alors, pourquoi proposer ? Et qu'était-elle en train de faire ?

Tout en se reprochant sa mesquinerie, elle traversa la salle à manger et se dirigea vers la terrasse. Elle aperçut immédiatement Polly, assise sur un tabouret en bois, qui parlait, riait en faisant voltiger ses cheveux, en compagnie d'Ashley Parnell, le plus proche voisin d'Appleby House. Étendu sur une chaise longue rayée vert et blanc, il se reposait, comme à l'ordinaire, son état de santé ne l'incitant guère à gambader. Même vu de loin, même souffrant, il était d'une beauté remarquable. Kate l'observa alors qu'il répondait à Polly, qui devint sur-le-champ grave et attentive, les yeux dans les yeux de son interlocuteur, le menton dans la main, penchée en avant.

La femme d'Ashley, Judith, s'avançait vers le couple d'un pas pressé. Elle interrompit net la conversation en gesticulant vers l'allée. Puis elle tira son mari autant qu'elle le soutint, et ils s'éloignèrent, Ashley se retournant pour adresser un dernier sourire.

Polly fit signe de la main, se leva et s'étendit sur la chaise longue qu'il venait de quitter. Elle resta un long moment sans bouger. Comme hébétée, les yeux fixés sur le ciel bleu.

★

Une demi-heure s'était écoulée et Judith Parnell encore un peu chancelante commençait seulement à se remettre.

— Désolée... de t'avoir forcé à partir. Je me sentais vraiment bizarre.

— Ça va, maintenant ?

— Très bien. J'ai seulement besoin de me reposer.

Elle tourna la tête vers son mari, assis dans un fauteuil en osier, une couverture de laine angora sur les genoux malgré la chaleur, le regard perdu, plein de regret à ce qu'il sembla à sa femme, vers le jardin, en direction d'Appleby House.

MACHINATIONS INFERNALES

Judith scruta ses yeux bleu foncé, brillants, les méplats délicats de sa joue, la mâchoire parfaite, et se sentit mal pour de bon. Jusqu'ici, cette mystérieuse maladie n'avait fait que peu de ravages. Mais c'était le début, seulement trois mois depuis l'apparition des premiers symptômes. Incapable de résister, elle traversa la pièce et posa une main sur les cheveux blond pâle de son mari. Il eut un brusque mouvement de tête pour se dégager.

— Pardon, chéri.

Depuis quelque temps, il avait horreur qu'on le touche. Judith l'oubliait souvent ; elle se rappela alors qu'elle avait aussi cherché à lui prendre la main pendant le petit déjeuner.

— Non, c'est moi qui te demande pardon. — Il enlaça ses doigts qu'il serra doucement. — J'ai mal au crâne aujourd'hui, c'est tout.

— Pauvre Ash.

Était-ce l'unique raison ? Était-ce encore un symptôme de sa maladie ? En l'absence de diagnostic précis, il était impossible de le savoir. Ashley pouvait très bien inventer ce prétexte pour la tenir à distance. Peut-être ne l'aimait-il plus.

Il fut un temps où elle pouvait le toucher partout, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Une fois, ils avaient fait l'amour dans son bureau, sur la table, derrière des portes non verrouillées, quelques minutes avant l'arrivée attendue d'une délégation d'hommes d'affaires japonais. Or, il y avait des semaines qu'il ne s'était pas approché d'elle.

Judith n'aurait jamais avoué à quiconque — elle ne se l'était avoué à elle-même qu'une seule fois, dans un douloureux éclair de lucidité — qu'elle se réjouissait de la maladie d'Ashley. Malade signifiait hors circuit. Elle désirait qu'il guérisse — bien sûr — mais peut-être pas à cent pour cent. Qu'il se remette sans retrouver sa force et sa beauté d'Apollon, car alors elle serait obligée de reprendre son collier de misère. Jugeant jalousement toutes les femmes qu'il regardait, auxquelles il parlait, dénigrant par le menu leurs cheveux, leur teint, leurs yeux, leurs vêtements. Pas à voix haute, bien sûr. Il ne devait surtout pas se rendre compte qu'elle était terrifiée de le perdre ; il ne fallait surtout pas lui mettre cette idée en tête.

Les pensées inquiètes de Judith s'envolèrent vers la veillée funéraire dans le jardin de Carey Lawson. Aussi fatigué qu'il fût, Ashley avait paru vraiment heureux de sortir un peu et de se mêler aux autres. Il regrettait visiblement qu'elle l'ait traîné à la maison sous prétexte d'une nausée soudaine. Naturellement, c'était à cause de cette horrible fille Lawson qui jouait des jambes et des dents, à demi nue comme une pute dans un bordel. Elle l'allumait, certainement, car quel intérêt pouvait présenter un homme d'âge mûr, souffrant,

MACHINATIONS INFERNALES

aux yeux d'une jeune fille robuste, ravissante... ? Judith s'efforça de garder son calme, en respirant lentement et régulièrement. Elle l'avait éloigné, c'était le principal. La fille était là pour les obsèques ; dans un jour ou deux, ils seraient débarrassés d'elle.

Mais on disait déjà au village que ses parents allaient s'installer pour de bon. Alors, avec sa peau de pêche et ses taches de rousseur, ses cheveux blond cendré attachés négligemment, Kate serait à un jet de pierre. Elle approchait de la cinquantaine mais, malgré la vie dure que lui faisait mener Mallory, elle paraissait facilement dix ans de moins. Ashley aimait bien Kate. Elle était douce, intelligente, plutôt sexy dans le genre maîtresse d'école. Oh, merde !

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, ça va.

— Tu es sûre ? – Il avait l'air inquiet. Il se mit à se frotter les bras avec nervosité. – Tu pourrais peut-être décommander ton rendez-vous de ce soir, Jude. Dis que tu ne te sens pas bien.

— Il ne vaut mieux pas. C'est un nouveau contact. Je ne veux pas faire mauvaise impression.

— Qu'est-ce qu'il fait, déjà ?

— Il fabrique des instruments chirurgicaux. Une petite entreprise mais apparemment stable. Il paraît que son comptable part à la retraite, alors il cherche quelqu'un.

— C'est bizarre qu'il ne t'ait pas donné rendez-vous à l'usine, non ?

— Pas du tout. Les rendez-vous d'affaires ont souvent lieu dans les hôtels.

À ce moment précis, le fax se mit à bourdonner dans le bureau de Judith, un coin exigu et sombre près de l'escalier. Le « petit salon », comme ils l'avaient baptisé pour blaguer quand ils avaient emménagé dans leur villa victorienne, où les gens de la bonne société auraient donné leur carte et se seraient vu proposer un xérès et un biscuit au cumin avant de passer au grand salon pour échanger de discrètes médisances. Ils s'étaient imaginé recevoir, eux aussi, de façon modeste, mais pour une raison ou pour une autre, ils n'en avaient jamais eu l'occasion. Et maintenant, avec le moindre sou consacré à soigner Ashley, ils ne pouvaient plus se le permettre.

— Je sais qui c'est. – Elle quitta la fenêtre, mit de la distance entre elle et son mari. Laissant « un peu d'air » à Ashley, comme il disait. – C'est ce lèche-bottes d'Alec.

— C'est une façon de parler d'un client ?

— Il me faxe ses fausses dépenses. Il réclame des dommages et intérêts pour une Alfa Romeo neuve qui lui a été volée pratiquement à la livraison. Hélas...

MACHINATIONS INFERNALES

- Les papiers étaient encore dans la boîte à gants.
- Tu vas plus vite que moi.
- Dis-lui que ça va comme ça.

Judith se dirigea à contrecœur vers le vestibule en s'émerveillant de la désinvolture avec laquelle la solution lui avait été proposée. Ce n'était pas la faute d'Ashley. Il n'avait aucune idée de la gravité de leur situation. Il croyait que sa femme avait quitté son bureau d'Aylesbury et licencié son employé uniquement pour pouvoir travailler à domicile et s'occuper de lui. Mais ce n'était que partiellement vrai.

Le cœur du problème, c'était que l'assurance d'Ashley ne rembourserait pas tant que la maladie ne serait pas précisément diagnostiquée, et le service chargé de verser l'allocation d'invalidité ne voulait rien savoir non plus. Judith n'avait pas les moyens de payer la location d'un bureau et un salaire d'employé.

Sa décision de travailler à domicile avait entraîné une conséquence inattendue : un client très en vue lui avait suggéré de diminuer ses tarifs, puisque ses frais généraux étaient considérablement réduits. Au lieu d'expliquer les circonstances qui l'avaient contrainte à prendre ce parti, elle avait refusé tout net, parce qu'elle était à bout de nerfs et inquiète. Il avait changé de bureau comptable.

La crise de la fièvre aphteuse avait ébranlé l'agriculture britannique et plusieurs de ses clients agriculteurs avaient choisi cette année-là pour abandonner. Puis il y avait eu ce jeune couple, à la tête d'un commerce alimentaire florissant, qui avait décidé, grâce à l'aide d'internet, de continuer seul.

Alors il n'était pas question, pensa Judith en regardant les feuillets perforés tomber en douceur dans son casier, de dire à ce lèche-bottes d'Alec que « ça allait comme ça ».

★

Pendant ce temps, à quelques kilomètres au sud, dans le village de Bunting St Clare, les Latham rentraient de l'enterrement de Carey Lawson dans leur résidence autrement chic que la villa des Parnell.

Gilda commença à déboutonner son cache-poussière scintillant de dentelle noire qui menaçait d'éclater sous la pression de son buste imposant. Tout juste si l'on n'entendait pas l'étoffe soupirer d'aise à mesure que les boutons sautaient. En dessous, des kilomètres de taffetas en ruché comme des stores autrichiens : une robe aussi large que courte. Couleur chair, comme elle apparut aux yeux horrifiés de son mari, telle la version froissée de la chose réelle. Elle pirouetta lentement.

- Comment tu me trouves ?

MACHINATIONS INFERNALES

— Tu fais honneur à ton entrepreneur de pompes funèbres, mon amour.

— Arrête de marmonner. Je te l'ai déjà dit. — Elle tira sur l'ourlet de sa robe, qui remonta aussitôt. Elle soupira. — Si c'est pas un bel après-midi gâché, ça ?

Prenant la remarque de sa femme comme un tir préliminaire, Andrew ne répondit pas immédiatement. C'était un homme à la tête pleine de pensées turbulentes — grossières, violentes, implacables —, à la bouche pleine de platitudes toutes prêtes — polies, conciliantes, veules. Parfois, les deux coïncidaient, comme à présent.

— Je suis désolé que tu ne te sois pas amusée, chérie.

Définir un bel après-midi gâché. Eh bien, c'est traîner la tondeuse derrière soi sur cette foutue pelouse tandis que l'objet de tracas et de discorde, étendu sur un hamac rembourré, écrase des noix du Brésil au chocolat entre ses redoutables mandibules tout en faisant remarquer que les raies de gazon ne sont pas droites. Ou déjeuner dans un restaurant hors de prix avec une partenaire pas du tout à votre goût, qui mange la bouche ouverte et s'enfourne les trois quarts des plats avant de se plaindre qu'ils ont un drôle de goût et de les renvoyer à la cuisine. Mais, en fait, le pire, le pire de tous les beaux après-midi gâchés, Andrew Latham n'osait même pas l'envisager mentalement de peur que l'idée ne soit contagieuse.

— Et qu'est-ce que j'ai dit avant que nous partions ? demanda Gilda.

— « Est-ce que mon derrière ne fait pas trop gros là-dedans ? »

— Voilà que tu remets ça, avec tes marmonnements. — Elle retirait une épingle à chapeau aussi longue qu'une brochette, avec un éclat d'ambre collé au bout. — J'ai dit : on n'a pas besoin de tes blagues, citation, minables, fin de citation.

— Ah bon ?

Andrew ne pouvait quitter la brochette des yeux. Il trouvait que la pierre ressemblait à un étron luisant de petit mammifère nourri exclusivement au caramel.

— Quand ce pauvre vieux nous a dit qu'il venait de perdre sa femme et que tu lui as proposé de l'aider à la chercher, je ne savais plus où me mettre.

— J'ai mal compris...

— À d'autres ! Tu te crois obligé de mettre de l'ambiance dans toutes les réceptions mais il s'agissait d'un enterrement, bon Dieu !

— *Un enterrement ! ! ?*

— Ne commence pas. — Elle ôta son chapeau. C'était une chose noire, diaphane, en forme de soucoupe volante, à la végétation abondante et bizarrement colorée. — D'abord, je ne vois pas pourquoi on

devait se traîner là-bas. C'était la cliente de Dennis, pas la tienne. – Elle posa le chapeau avec précaution sur un canapé en dralon doré de la taille d'une péniche. – Ce n'est pas pour ça qu'il t'aura à la bonne.

Pendant une fraction de seconde, Andrew péta les plombs.

— Je me contrefous de ce qu'il pense de moi.

— Surveille ton langage, s'écria Gilda, aux anges.

— Oui, eh bien... c'est ce que je dis quand je veux communiquer.

Tu me trouves peut-être vieux jeu...

— Ce n'est pas comme si tu avais besoin de racoler le client, quand même.

Racoler ? Oh, c'est d'un vulgaire !

— Et qui dois-tu remercier pour ça, Andrew ?

— Toi, mon petit sucre d'orge.

— Et qu'est-ce que j'ai en échange ?

Un automate, voilà ce que tu as. Un rictus de tête de mort. Un esprit rempli de haine qui est toujours ailleurs. Le sexe mécanique. Si tu étais un être humain, tu verrais la différence.

Il murmura : « Gilly... » Elle avança la lèvre inférieure, pleine et brillante comme une saucisse écarlate. « Gillee... » Il traversa la pièce, se pencha et l'embrassa sur la joue. La peau était sèche et légèrement grêlée. Ses cheveux sentaient les fleurs fanées.

— Pourquoi tu n'irais pas t'étendre un peu ? Et Drew t'apportera un bon petit gin tonic.

— Tu crois que c'est la réponse à tout.

Pour lui, c'était la réponse à tout. Sans quoi il n'aurait certainement pas pu se lever le matin, se forcer à avaler son petit déjeuner tout grassex, se traîner jusqu'au bureau où il restait assis toute la journée, et encore moins se traîner pour rentrer chez lui.

— Alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir, mon ange ?

Sans un atome d'affection ni même d'intérêt, Gilda lui dit ce qui lui ferait plaisir.

— Et un bon coup, cette fois. Pour changer.

Elle sortit en faisant glisser son cache-poussière de dentelle sur le tapis comme dans un défilé de mode. À l'en croire, plein de gens lui disaient autrefois qu'elle aurait dû être mannequin. Elle avait même pris des cours mais papa avait mis le holà. Andrew avait compensé en secouant la tête. Certes, Gilda aurait fait un parfait mannequin. Avec dix kilos et trente ans de moins, et un million de livres de chirurgie esthétique.

Il choisit un verre, y mit de la glace, se gargarisa avec le gin. Puis il prit une longue goulée et attendit, mesurant l'effet. Tout était dans le dosage. Le bonheur sur une tête d'épingle. Il visait le moment où

MACHINATIONS INFERNALES

la foi s'éveille. Ce moment exquis, quasi mystique qu'apportait la conviction souveraine que les beaux jours étaient là, tout proches, que l'avenir était radieux. Une autre lampée. Une troisième. Pourquoi pas ? Pourquoi pas, bordel ? Une chose était sûre : il ne pourrait jamais la baiser à jeun.

Et pourtant, et pourtant...

★

Il était une fois, dix ans à peine de cela, Andrew Latham s'était imaginé qu'en épousant Gilda Berryman il avait décroché la timbale.

Les affamés sont prêts à n'importe quoi si le pain fait partie du marché. Andrew n'avait jamais connu la faim, bien sûr, mais il avait été privé de toutes les choses qui, à ses yeux, donnaient du prix à l'existence. Une maison à lui, une voiture convenable, des vêtements de bon faiseur, voyages, argent, dans la poche comme dans la vie. Vins fins, restaurants huppés, taxi pour aller à deux pas.

À l'entendre, ce n'était pas vraiment sa faute s'il lui manquait tout cela. Il n'avait pas eu de bol, voilà la vérité. Il avait eu l'énergie, l'enthousiasme, les idées, mince ! les idées qu'il avait eues ! Les affaires qu'il avait lancées, les rêves. À le voir, on aurait juré qu'il était né pour réussir. Et on aurait eu presque raison, car la réussite couronnait la plupart des entreprises d'Andrew. L'ennui, c'était qu'au bout d'un certain temps, cette réussite signifiait la perte de tout ce qui rendait la vie amusante. Pas le temps de boire un verre avec les gars ni de parier sur un canasson. Quand le soleil consentait à se montrer, pas moyen de se dorer la couenne. Debout tous les matins à des heures indécentes, ce qui voulait dire pas de nuits blanches au casino. Et puis il y a les femmes, qui vous prennent un temps fou, mais là, ça vaut bien tout le reste. Le problème, c'est qu'il faut être disponible. Les sortir, leur parler, les écouter, les emmener au cinéma, se promener à pied et en voiture, en pique-nique. Les faire danser, les baratiner, les embrasser beaucoup. Comment peut-on faire tout ça et diriger une affaire ?

Ce n'est pas que les affaires aient toujours été nettes. En vérité, pendant un temps, il avait frisé l'illégalité. Un type avec qui il allait aux courses lui avait prêté quelques centaines de livres pour miser sur un tuyau sûr qui s'était révélé nul. Complètement fauché, il fut engagé à aider cet homme par tous les moyens qui s'imposaient, aussi longtemps que la dette ne serait pas remboursée. L'autre solution, brutale, n'ayant rien d'attirant – Andrew tenait à ses genoux –, il avait accepté. Ce n'était pas si terrible. Parfois, il conduisait un

camion, de nuit généralement, jusqu'à un endroit convenu ; il attendait qu'on charge des cartons de tailles variées, puis il se rendait à une autre adresse où on les déchargeait en vitesse. Il lui était arrivé de porter de lourdes valises chez un teinturier à Limehouse, où on les prenait sans remerciements ni commentaires. De temps en temps, il faisait le guet. C'est durant une de ces veilles que les arrangements entre son créancier de jadis et lui commencèrent à tourner à l'aigre.

Ce soir-là, Andrew se trouvait dans le jardin d'une grande propriété près de Highgate, et guettait les visiteurs, les chiens et les voitures de police. La maison était plongée dans le noir quand le voleur qu'il couvrait s'y était introduit mais, au bout d'un moment, une lumière s'alluma dans une chambre à l'étage. Bientôt, on entendit des cris, puis une sirène se déclencha.

Le cambrioleur sortit en trombe de la maison, s'arrêta pour fourrer quelque chose dans la poche d'Andrew et lâcher un sac à ses pieds avant de sauter par-dessus la haie et de disparaître dans la nuit. Andrew vit la voiture de police franchir les grilles, les policiers introduits dans la maison, et il s'enfuit à toute berzingue. Il abandonna le sac qui contenait des outils, peu désireux d'être inculpé pour s'être baladé avec une panoplie de voleur et, à l'heure du premier métro, il sauta dans un wagon de la ligne de Picadilly et quitta Londres.

Il avait toujours le petit « souvenir » de cette déplaisante expérience, les pics du voleur fourrés dans sa poche. Il aurait été bien en peine d'expliquer pourquoi il les avait gardés. Il n'avait sûrement jamais eu l'intention d'embrasser une carrière de criminel. Il l'avait échappé belle et cela l'avait mis complètement à plat.

Finalement, le métro s'était arrêté à Uxbridge. Avec seulement ses habits sur le dos, Andrew s'était inscrit à une agence pour l'emploi et, le lendemain, il débutait comme employé de bureau, premier travail d'une longue série de petits boulots faciles. Il loua une chambre puis un studio, enfin il se décida à risquer un retour à Londres pour récupérer les affaires qu'il avait laissées derrière lui. Mais le travail était si monotone qu'il faillit devenir fou d'ennui. Ce qui le conduisit naturellement à s'absenter, à prolonger ses heures de déjeuner et à se faire régulièrement licencier. Les ordinateurs l'assommaient, ce qui n'arrangeait pas les choses. Ils étaient pour lui comme un paysage étranger sans carte, quoiqu'il soit capable, grosso modo, de se débrouiller dans le simple traitement de texte.

Que faire ? Andrew pensait souvent que le moyen le plus agréable pour se sortir d'embarras était de rencontrer une riche *patronne*¹, qui

1. En français dans le texte.

l'entreprendrait avec largesse en échange d'une conversation spirituelle, d'un respect infini, d'une dévotion et d'une gratitude éternelles. Alors, au lieu de se contenter de rêver, il décida d'agir. Il commença à passer des annonces dans les courriers du cœur, se décrivant comme un PDG, avec maison et voiture, ainsi on ne croirait pas qu'il en avait après l'argent. Naturellement, il fut contacté par des tas de femmes sans maison, pourvues de tacots rétifs, et qui toutes se bidonnaient quand elles découvraient la véritable situation financière du PDG, toutes à part celle qui lui avait lancé son verre de Bailey's sur la cravate. Il était sur le point de se jeter du premier pont de chemin de fer venu quand il rencontra Gilda.

À cette époque, il travaillait depuis trois mois à Palm Springs Hotel, établissement extrêmement select. Sa tâche principale consistait à faire la liaison téléphonique entre les cuisiniers du restaurant et leurs nombreux fournisseurs, et à se faire engueuler des deux côtés, quand les choses ne tournaient pas rond, c'est-à-dire tous les jours.

L'hôtel comportait un centre de remise en forme. La cotisation, d'un coût exorbitant, limitait les inscriptions et excluait la racaille. Malgré le règlement sévère qui prohibait toute relation avec les adhérents, Drew se faufilait, en catimini, dans les vestiaires, passait un slip de bain anonyme et discret, chaussait de luxueuses lunettes de plongée et nageait dans la piscine.

Mine de rien, il observait les femmes. Pour la plupart, elles étaient bien conservées, à défaut d'être jeunes : trop minces, bronzées aux UV jusqu'au caramel dur, et argentées. Il en remarqua une qui crawlait, des bracelets éblouissants glissant sur ses poignets au rythme de ses mouvements, des bagues à chaque doigt, y compris une alliance. Comme toutes, quasiment.

Gilda se distinguait des autres. Déjà, à l'époque, elle était bien en chair. Près de soixante-huit kilos, pensa Andrew assis en équilibre sous un jet, dans le jacuzzi. Il la suivit des yeux alors qu'elle foulait l'herbe artificielle en direction de la piscine. Elle portait un maillot à fleurs généreusement baleiné, agrémenté d'une jupette plissée. Elle resta quelques minutes sur le bord, puis se décida à tenter un plongeon mais ne parvint qu'à tomber maladroitement dans l'eau. Elle barbotait en cercles comme un chien.

Andrew se mit à évaluer les possibilités. Elle ne portait pas d'alliance mais cela ne voulait rien dire. Sa peau était d'un blanc crémeux, elle avait une masse de cheveux d'un blond artificiel, et sans être ébouriffante, elle ne manquait pas complètement de séduction. Il se rhabilla, se faufila par la sortie de secours et attendit qu'elle s'en aille. Alors qu'elle traversait le parking de l'hôtel, quelqu'un lui fit

signe de la main et la héla : « Hé ! Gilda ! », ainsi apprit-il son nom. Elle s'éloigna dans une alléchante BMW. Andrew alla consulter sa fiche d'inscription : les renseignements n'étaient pas moins prometteurs. Elle était célibataire, habitait à Mount Pleasant, un groupe de grandes maisons avec des grilles, entourées de pelouses et de jardins paysagés, connu localement sous le nom de « rue des Millionnaires ». Il y avait son numéro de téléphone mais le carré pour l'âge était resté en blanc.

Si fraterniser avec les membres du club était interdit, les bavardages entre les employés ne l'étaient pas. Les langues allaient bon train et égayaient follement la banalité de leurs heures de travail. Drew n'eut pas plus tôt mentionné la superbe voiture qu'il apprit tout sur les Berryman, *père et fille*¹.

C'était un homme parti de rien. Il avait commencé dans la ferraille, au début des années soixante-dix, avait développé une chaîne de magasins, avait vendu, racheté dans l'équipement de sport et bien réussi. Passé dans les affaires avec deux jeunes à l'esprit créatif qui cherchaient un financement pour leurs jeux de réalité virtuelle. L'un des jeux était monté en flèche dans la stratosphère, faisant la fortune de Charlie Berryman mais laissant les gamins quelque peu ahuris par la modestie de leurs propres bénéfices. Après quoi Berryman avait joué sur les marchés financiers, investi avec astuce et vendu ses investissements avec plus d'astuce encore.

Jusqu'ici, pensa Andrew, ça va très bien. Mais, et Gilda ? Pourquoi n'y avait-il pas de mari dans le tableau ? Un mariage était-il imminent ? Tania Travis, des réservations étranger, fut en mesure de le tuyauter sur le sujet. Il allait sans dire qu'avec tout cet argent, les hommes venaient flairer. Elle sortait quelque temps avec eux, Gilda, et puis les choses se gâtaient. Manifestement, Tarn n'était pas en mesure de préciser ce qui clochait exactement, n'étant pas au parfum, comme qui dirait. Elle était comment, Gilda ? Eh bien, comme la plupart des riches : il fallait que tout marche à sa façon, sans quoi elle pouvait se montrer un peu brutale. Mais Tarn avait vu pire. Tiens, par exemple, cette vache de Melanie Bradstock...

Andrew alla inspecter l'extérieur de la maison mais sans grand succès. La propriété était ceinte d'un mur de quatre mètres de haut fermé par d'énormes grilles en fer forgé, entre des piliers de bronze dont l'un recelait un système de surveillance électronique. Tout près, une guérite. Quand Drew s'était apprêté à garer sa minable Fiesta pour regarder de plus près, un homme en uniforme était sorti de son abri, l'avait dévisagé et noté quelque chose sur un petit carnet.

1. En français dans le texte.

Se faire présenter à Gilda semblait impossible. Les cercles dans lesquels ils évoluaient pouvaient difficilement être plus éloignés. Il ne lui restait guère qu'à tabler sur le bon vieux coup de la bousculade « par hasard exprès », ce qui n'était pas commode non plus. Il n'avait qu'un jour de congé par semaine qu'il passait garé à Mount Pleasant Drive, espérant la filer quand elle sortait. Ce qu'il fit un mois durant : résultat zéro.

Gilda allait à Amersham se faire sécher les cheveux, après la piscine. Drew lui bloqua le passage sur le trottoir étroit, juste au moment où elle sortait. Ils s'évitèrent l'un l'autre en disant « pardon ».

— C'est ma faute, dit Andrew.

Puis : – On ne s'est pas déjà... euh... je suis sûr de vous avoir déjà vue. N'était-ce pas au Springs Hotel ? Vous êtes... Gilda, c'est ça ?

Et voilà le travail ! Étonnant que ça marche à tous les coups. Les gens sont rarement soupçonneux quand on les appelle par leur nom. Ce qui est incroyable quand on songe à quel point il est facile de se procurer le nom de quelqu'un, et ses autres coordonnées, du reste.

Il expliqua qu'il avait une heure à tuer avant un rendez-vous. Aurait-elle la gentillesse... terriblement culotté, vraiment... mais de venir prendre un café ?

Subitement en grand émoi, Gilda accepta, oui, volontiers.

Après cette première rencontre, la cour progressa à un rythme plus lent mais de manière fort satisfaisante. Elle était solitaire et vulnérable. Versé dans l'art de la séduction, Andrew jouait l'ami affectueux. C'est seulement petit à petit, alors que leurs rendez-vous devenaient plus fréquents, qu'on le vit tomber amoureux.

Entre-temps, il mettait au point son histoire. Il habitait avec un ex-collègue en attendant de trouver une maison car il avait vendu son appartement de Londres. Il était promoteur immobilier, principalement sur la côte sud de l'Italie et à Capri. Beaucoup plus classe que l'Espagne et pas si facile à vérifier.

Il réussit à obtenir un prêt de cinq mille livres à sa banque. Il vira la Fiesta, loua une voiture plus chic et commença à inviter Gilda dans les bons restaurants. Il se paya un beau costume en espérant que ce ne serait pas une perte sèche. Il fit la connaissance du père qu'il détesta au premier regard.

Il y a bien des sortes d'hommes qui se sont faits tout seuls et Charlie Berryman était du genre qui ne vous permet pas de l'oublier. En l'espace de dix minutes, on en savait plus sur ses modestes débuts qu'il n'était séant. On connaissait son mépris pour la bande des gens nés-avec-une-cuiller-d'argent-dans-la-bouche, qui n'avait d'égal que celui qu'il vouait aux parasites et aux lèche-cul tout en bas du tas.

Quant aux soi-disant demandeurs d'asile il fallait tous les embarquer avec les feignants et les bonnes âmes sur un rafiot, les remorquer jusqu'à la mer et faire sauter le tout.

Sa figure était aussi laide que ses idées, presque aussi laide que son mobilier. Sachant à quel point son sort dépendait de l'opinion que cette crapule se ferait de lui, Andrew s'appliqua à plaire sans paraître onctueux. Il acquiesçait, souriait de temps à autre et échangeait des regards affectueux avec Gilda. Il éprouva comme de la tendresse pour elle, à ce moment-là, et certainement de la compassion. Quelle vie, de grandir avec ce sombre crétin ! Étonnant qu'elle soit aussi mignonne que ça !

Quand il jugea le moment propice, c'est-à-dire quand il ne lui resta plus que deux cents malheureuses livres, Andrew se déclara. Gilda accepta, radieuse ; son bonheur était palpable. À tel point qu'Andrew dut faire un effort pour rester détaché. Une joie pareille le mettait mal à l'aise.

Convoqué subito presto à Mount Pleasant, il approchait de la maison quand il entendit par la fenêtre ouverte Berryman qui braillait et Gilda qui pleurait. Elle s'écria : « Si, c'est ce que tu fais... tu sais bien que c'est ce que tu fais... à chaque fois... »

Andrew sonna. Il attendit une dizaine de minutes qu'on lui ouvre. Berryman secoua la tête, traversa l'immense vestibule à la moquette épaisse et vint s'appuyer à une table en marbre, une main glissée sous sa veste, comme Napoléon. Derrière lui, tout un lot de grands portraits dans des cadres dorés – maires, conseillers municipaux et autres notables – tapissait les murs de la cage d'escalier. On était sans doute censé croire qu'il s'agissait des ancêtres de Berryman. Andrew lui aurait bien ri au nez, mais l'heure était capitale.

— Monsieur.

— Je crois savoir que vous voulez épouser Gilda.

— Oui. J'ai promis d'essayer...

— Et moi, je peux vous promettre une chose, mon coco. Le jour où vous l'épousez, elle n'aura plus un fifrelin de moi. Vivant ou mort. Et ça vaut pour vous et pour tous les autres.

Son discours achevé, il resta là à observer attentivement Andrew.

Celui-ci comprit que, malgré ses paroles belliqueuses, Berryman n'était pas réellement furieux. Ses yeux étincelaient de méchanceté, un rictus lui tordait les lèvres.

Andrew s'efforça de rester impassible alors que les pensées tournaillaient dans sa tête comme un rat dans sa cage. La menace de Berryman était-elle sérieuse ? S'y tiendrait-il si Gilda le défiait ? Ou était-ce du bluff, destiné à éprouver les motifs d'Andrew ?

Sa mémoire joua et il entendit soudain Tania lui parler des petits

amis de Gilda. « Elle sort quelque temps avec eux et puis les choses se gâtent. » Voilà. C'est pour ça que les choses se gâtent.

Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Pas question de laisser tomber, pas à ce stade. Il avait investi, sérieusement et coûteusement, dans son avenir. Il ne pouvait abandonner, il ne pouvait revenir aux petits boulots de constipés dans ces bureaux infernaux pour gagner des clopes ! Sans quoi les rêves, les projets resteraient à jamais mort-nés. Il allait le prendre au mot, le salaud, et jouer les cartes comme elles venaient.

— Je ne veux pas de votre argent, monsieur. Je veux Gilda. Je l'aime.

Il entendit alors un cri plaintif, un petit gémissement derrière une porte entrouverte, à l'autre bout du vestibule. Elle devait se tenir là depuis le début.

— Ma fille a des goûts de luxe.

— Je m'occuperai d'elle.

Sur le point de se lancer avec beaucoup d'expression dans une grande tirade, Andrew se ravisa. Arrête pendant que tu as l'avantage, mon gars. Pendant que tu sonnes encore juste.

— Il faudra bien que vous vous occupiez d'elle. Passque moi, je lèverai pas le petit doigt.

— Franchement, monsieur, dit Andrew, je m'en balance.

À ces mots, Gilda fonça sur la moquette à longs poils, et direct dans ses bras. Puis elle se retourna et brûla la distance qui la séparait de son père d'un regard empli de haine. Il montra les dents et déclara :

— On a tout le temps.

Gilda voulut fixer la date sur-le-champ. Le premier jour disponible proposé par le bureau d'état civil était à un mois moins trois jours de là. Il se trouvait que c'était l'anniversaire d'Andrew. Il revint à Causton pour contracter un nouvel emprunt. Comme on pouvait s'y attendre, puisqu'il n'avait pas remboursé le moindre sou du précédent, on le lui refusa. Il expliqua que sa demande était motivée par les frais du mariage et mentionna le nom de la fiancée. Magique ! Les formulaires se matérialisèrent comme par miracle, ainsi qu'une tasse d'Earl Grey et des biscuits au chocolat, ou préférerait-il un xérès ? Andrew préféra le xérès, convint que cinq mille livres étaient une bagatelle pour un mariage de nos jours et accepta le double.

Après quoi, sur le trottoir de High Street à Causton, il envisagea sérieusement de mettre les bouts. Il avait dix mille livres d'avance, et puis son costume. Dans quelques jours, quelques heures peut-être, l'argent commencerait à filtrer de son portefeuille pour aller

MACHINATIONS INFERNALES

engraisser les traiteurs, les fleuristes, les imprimeurs et les loueurs de voitures. Et tout ça pour rien. Pas vrai ?

Andrew acheta le *Times* et se faufila dans le Soft Shoe Café pour prendre un cappuccino et réfléchir un brin. Toute sa vie, il avait parié. Au berceau déjà, il pariait. À présent, voilà qu'il se retrouvait à la pire table de merde de la ville.

Les choix étaient limités. Soit il se risquait à aller jusqu'au bout de cette sinistre histoire, en misant sur un revirement de Berryman quand celui-ci aurait compris que Gilda se marierait de toute façon, même sans un fifrelin. Soit il continuait en acceptant que Berryman ne change pas d'avis pendant un bout de temps, si jamais il changeait d'avis. À moins que... Ne dit-on pas que les petits-enfants raccommodent les dissensions de cette nature ? À cette idée, les lèvres d'Andrew se figèrent. Il faillit régurgiter son café. Il n'y aurait pas d'enfants. Il *avait horreur* des enfants. Dernière solution, il foutait le camp.

Tout en envisageant cette idée, Andrew savait que c'était hors de question. Il n'avait jamais, de toute sa vie, approché d'aussi près autant d'argent et il n'avait pas la moindre chance que l'occasion se représente. Alors, il accepta, il admira les cartons d'invitation gravés de cloches d'argent et de rubans, discuta des mérites comparés du réséda et de la gypsophile pour assortir aux boutons de rose, et s'évertua à garder les yeux ouverts tandis que Gilda entraît et sortait des salons d'essayage avec différentes tenues, taille 48. Quand il s'était déclaré, elle faisait du 46 mais depuis, admit-elle en minaudant, elle était tellement heureuse qu'elle avait pris un ou deux kilos. Durant les quelques heures qu'elle avait de libres, ils visitaient des maisons.

Il se demanda plus d'une fois durant cette période d'attente s'il se pouvait que Gilda apporte quelque chose dans la communauté. Des économies, des bijoux, des actions. La BMW lui appartenait-elle vraiment ? Bien trop futé pour poser la moindre question même indirecte à ce sujet, Andrew touchait du bois tandis que s'égrenait le compte à rebours.

Alors, à quelques heures de la veille du mariage, arriva un message : Charlie Berryman désirait le voir. Cette fois, l'entrevue eut lieu à l'étude du notaire à Uxbridge. Andrew se présenta sans trop d'appréhension. Il épousait un sac d'argent deux jours après et croyait ferme que personne ne pouvait l'arrêter.

C'était Berryman soi-même qui trônait derrière le bureau. Le notaire était appuyé à la fontaine d'eau. Andrew ne fut pas prié de s'asseoir. On lui expliqua qu'on avait pris des renseignements sur

MACHINATIONS INFERNALES

lui, qu'on ne l'avait pas trouvé dans la liste des promoteurs à l'étranger, ni où que ce soit, d'ailleurs. Quant à son intégrité financière ou autre, sa réputation ne fleurait pas la rose.

— Vous êtes un branleur et un aventurier, conclut Berryman. Mais ma fille vous aime. Et, contrairement aux autres, vous avez l'air prêt à jouer la farce jusqu'au bout pour fourrer votre groin dans l'auge.

— Ce n'est pas juste ! s'écria Andrew. Je l'épouserai même si...

— Épargnez-moi vos conneries. On sait tous les deux qui vous êtes. — Charlie fit signe au notaire qui approcha et tendit un papier à Andrew. — Signez-moi ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il ne fit pas mine de lire le document.

— Un arrangement prénuptial, expliqua le notaire. En cas de séparation définitive ou de divorce, vous n'avez droit à rien.

— Pas un rond, dit Berryman.

— Eh bien, dit Andrew en jetant le papier sur le bureau, le cœur battant, puisque vous l'avez déjà affranchie du moindre « rond », ceci est sans objet.

— Gilda ne manquera de rien. J'y veillerai. Signez.

Andrew haussa les épaules, le calme incarné. Mais ses doigts, qui tremblaient d'impatience et de soulagement au point de pouvoir à peine tenir le stylo, le trahirent. Il signa.

Berryman reprit le contrat.

— Vous n'êtes qu'un tas de merde, Latham. Et j'espère qu'avant de crever, je vous verrai retourner à votre vraie place, dans le caniveau.

Autant pour les espoirs de Charlie : il mourut trois ans plus tard d'une hémorragie cérébrale. Mais il vécut assez longtemps pour se réconcilier avec sa fille qui dut bien convenir finalement qu'il avait eu ses intérêts à cœur.

Ce fut fâcheux pour Andrew que le vieux ait duré tout ce temps. En tombant sur l'arrangement prénuptial parmi les papiers de son père, Gilda le renvoya au notaire en le déclarant toujours valable. Un an après le mariage, ou peut-être un peu plus, elle aurait pu le déchirer mais, à ce moment-là, malgré les inlassables efforts déployés par Andrew pour jouer les maris dévoués et les amants, elle commençait à apercevoir des fissures dans la façade et devinait que derrière se cachaient la peur, la cupidité et, pire que tout, une totale indifférence à son bien-être et à son bonheur.

Ils vivaient à l'aise, du moins matériellement, dans un beau pavillon style ranch aux volets verts, doté d'une grande véranda. Dix pièces entourées d'un hectare de jolis jardins et d'une piscine. La

maison baptisée « Bellissima » par Gilda était à son nom. Elle jouissait aussi d'une rente confortable, suffisante en tout cas pour faire cadeau à Andrew, lors de son quarante-deuxième anniversaire, d'une Punto jaune, d'occasion, mais en très bon état. Le coupé beige qu'elle conduisait toujours se trouvait appartenir à Berryman qui refusa de modifier l'assurance pour inclure un autre conducteur.

Andrew était censé gagner sa vie. À son âge et avec ses références, il ne servait sans doute pas à grand-chose qu'il écrive des lettres ou sollicite des entretiens – et là, Berryman avait pointé un doigt calleux sur le plexus solaire de son gendre.

George Fallon, de Fallon and Brinkley, qui s'était occupé des affaires de Berryman depuis qu'il avait poussé sa ferraille au début des années soixante-dix, était sur le point de prendre sa retraite. Charlie fit transférer son compte aux mains de Dennis Brinkley puis proposa de racheter la part de Fallon. En qualité de membre du Lion's et du Rotary Club, il savait que sa proposition serait préférée à plusieurs autres.

Deux raisons avaient déterminé cette acquisition, raisons dénuées du plus vague relent d'altruisme. D'abord, la société s'était beaucoup développée et se portait fort bien, et l'acquisition représentait un bon investissement. Deuxio, Gilda commençait à être très embarrassée par un mari qui était toute la journée à la maison ou qui insistait pour l'accompagner partout, même chez ses amies. « Et puis, expliqua-t-elle plus tard à son père, les gens bavardent. J'ai entendu une employée à la piscine, elle a traité Andy de sangsue sycophante. » Si Berryman ignorait le mot « sycophante », en revanche, il connaissait bien les sangsues ; il jugea que la petite nénette était futée et avait tapé dans le mille.

Gilda mit du temps à prendre pleinement la mesure de sa désillusion. Ayant enfin trouvé quelqu'un qui l'aimait pour elle-même, elle ne pouvait supporter de renoncer à sa chimère, même quand elle commença à avoir des doutes. Elle continua de s'y accrocher quand elle découvrit les mensonges de son mari sur son passé, sa passion pour le jeu et ses dettes croissantes. Et bien qu'elle soupçonnât, sans en avoir jamais la preuve, qu'il voyait d'autres femmes. Mais chaque révélation rongea et émietta le noyau de son enchantement passé jusqu'à ce qu'un matin elle se réveille et s'aperçoive que l'illusion avait disparu ensemble avec l'amour. Le dépérissement avait été si progressif que cette ultime découverte ne fut même pas douloureuse.

La liberté lui fit un drôle d'effet, au début, un trou propre et vide comme la cavité d'une dent arrachée. Mais, l'esprit humain étant ainsi fait, la cavité ne reste pas longtemps vide ; pour ce qui était de Gilda, le trou fut comblé par la conscience croissante, ô combien

MACHINATIONS INFERNALES

exquise, du pouvoir absolu qu'elle détenait. Sans elle, Andrew, qui frisait maintenant la cinquantaine, n'avait rien. Pas de foyer, pas de pain, pas d'argent. Et aucune perspective de se procurer l'un ou l'autre. Sa faiblesse, son incapacité à agir l'avaient mis sur le sable, rejeté sur le rivage comme ces mollusques que la marée en se retirant laisse sur le dos, sans défense. De temps à autre, il formulait une timide requête : une veste neuve, ou des livres. Ou, plus rarement encore, il protestait vaguement quand on lui faisait remarquer d'un ton sec que, s'il n'était pas content, il pouvait toujours s'en aller. Sauf qu'il ne pouvait pas, parce qu'il n'avait nulle part où aller.

Ce n'était pas la joie. Gilda songeait parfois qu'elle ne connaîtrait plus jamais le bonheur ; en vérité, elle avait presque oublié à quoi il ressemblait. Mais elle était persuadée d'une chose : à défaut de bonheur, le pouvoir, ma foi, ce n'est déjà pas si mal.

LE rendez-vous des Lawson, auquel avait fait allusion Dennis Brinkley, était fixé à dix heures et demie. À dix heures, Polly n'était toujours pas levée. On l'avait appelée à deux reprises, elle avait répondu à deux reprises qu'elle s'habillait. Alors Kate finit par entrer dans la chambre pour trouver sa fille encore au lit. Elle ne fit même pas semblant de dormir ; elle était simplement étendue sur le dos, les yeux au plafond.

— Tu sais qu'on doit être à Causton à dix heures et demie.

— Non, je ne savais pas.

— Je te l'ai dit quand je t'ai apporté ton thé.

— Et alors ? – Polly s'assit, secoua ses boucles brunes. Se gratta la tête. Soupira. – Et, d'abord, pourquoi devrais-je venir ?

— Parce qu'elle t'a fait un legs dans son testament.

— Un legs. – Le mot était un grognement de dédain. – Je parie que c'est ce truc nul, ce camée...

— Écoute ! – Kate saisit sa fille par le bras et la tira du lit. – Ne t'avise plus jamais de parler de Carey ni de ses objets de cette façon. Surtout devant ton père.

— OK... OK...

— Tu sais combien il l'aimait. – Épuisée par l'agitation de la veille et par la nuit blanche qu'elle avait passée à consoler son mari, Kate s'efforça de retenir des larmes de lassitude. – Je veux que tu sois en bas, prête à partir dans dix minutes.

MACHINATIONS INFERNALES

En fait, ils ne furent que légèrement en retard. Il était dix heures trente-cinq quand ils arrivèrent à la réception, endroit clair et de bon goût, pour être accueillis par une femme élégante aux formes plantureuses, aux manières un tantinet trop gracieuses. Un Toblerone en bois indiquait qu'elle s'appelait Gail Fuller. Près du Toblerone, un gros bouquet de roses et de lis crémeux dans un vase en cristal. Polly fut impressionnée. Elle s'était imaginé Dennis tout seul dans un cagibi exigu, entouré de dossiers poussiéreux et d'un ordinateur préhistorique.

Elle fut encore plus impressionnée quand on les conduisit dans la vaste pièce principale, qui occupait la largeur du bâtiment. Il y avait de nombreux bureaux, tous personnalisés : des photos, un joli petit jouet, une plante, une peluche, un personnage de bande dessinée. Sur chacun, un ordinateur dont le clavier cliquetait. Une photocopieuse bourdonnait. Aux coins, en diagonale, deux grands box de verre. Gail Fuller ouvrit la porte de l'un, qui portait le nom de Dennis, et les annonça.

Polly présenta ses excuses de façon charmante dès qu'ils furent assis. Elle dit qu'elle était responsable de leur retard et qu'il devait la pardonner. Le tout avec force battements de cils qui, à la secrète satisfaction de Kate, ne parurent guère être remarqués.

— C'est tellement passionnant, dit Polly d'une voix flûtée, en pensant que Dennis devait être plus âgé qu'il ne paraissait.

Elle se souvenait de lui, bien sûr. Enfant, elle avait admiré ses cheveux cuivrés en brosse, son teint semé de taches de rousseur et sa moustache châtaine. À présent, les pattes rousses décachetaient une lourde enveloppe rouge, en sortaient le testament. Dennis lissa l'épais parchemin et le maintint avec un presse-papiers en forme de papillon. En dépit de ses maigres espérances, Polly sentit sa gorge se serrer. On se serait cru dans un de ces vieux films policiers qui passaient des fois à la télé. Sauf qu'il y aurait d'abord eu un meurtre. Voilà qui animerait un peu les choses. Dennis avait commencé à parler.

— Comme vous le savez déjà – il sourit directement à Mallory –, Appleby House et les terres vous reviennent sans substitution d'héritiers. J'espère que vous maintiendrez l'accord avec Pippins Direct.

— Nous en avons déjà parlé. Ils sont ravis de continuer. Et je le confirmerai cette semaine par écrit.

— Le loyer de dix mille livres est modeste mais c'est une petite entreprise bio extrêmement sérieuse. Votre tante aurait été contente de votre décision.

Polly se demanda quels bénéfices la « petite entreprise » palpait en réalité. D'après elle, la vieille dame avait été un pigeon qu'ils avaient

plumé. Peut-être pourrait-elle amener son papa à y regarder de plus près.

— Suivent quelques petits legs, continua Dennis, qu'en qualité d'exécuteur testamentaire je serai heureux de transmettre.

Il entreprit de les énumérer sur un ton monotone. Polly décrocha et se mit à regarder autour d'elle. Elle s'imaginait, l'année prochaine à cette heure-ci, au cœur de la City, dans un environnement semblable, et se demanda ce qu'elle poserait sur son bureau. Un truc chouette, certainement. Pas de billes en argent qui claquent, exclu. Pas de photos non plus, de qui d'ailleurs ? Et s'il devait y avoir de la verdure, ce ne serait certainement pas la plante banale d'une jardinerie lambda.

Tandis qu'elle rêvait ainsi sur la forme de sa plante exotique – les orchidées, ça fait un peu commun, non ? Et puis n'ont-elles pas besoin d'une atmosphère particulière ? –, la porte de l'autre bureau privé s'ouvrit. Un homme en sortit et traversa la salle. Plutôt courtaud, brun, un peu plus jeune que Dennis et bien mieux de sa personne. Elle le reconnut : il était aux obsèques où il riait exagérément et buvait trop. Il avait des papiers à la main qu'il tendit à une fille à la photocopieuse avec un large sourire. Il donnait, dans ses gestes, une impression de vigueur et d'entrain ; pourtant, il y avait en lui quelque chose d'étrangement artificiel, comme s'il s'inventait une vitalité qu'il ne possédait pas vraiment.

Polly s'interrogea, mais d'une façon détachée, sans réelle curiosité. Aucun homme n'aurait pu la séduire en ce moment. Du jour au lendemain elle avait été immunisée contre ce virus-là.

Reportant son attention sur l'entretien (ça allait bientôt être son tour, non ?), elle entendit Dennis déclarer :

— Quand ces legs auront été réglés, le reste de la propriété de votre tante, y compris son portefeuille d'actions, est estimé à un peu plus de trois cent mille livres.

— Je ne savais pas que... – Mallory buta sur les mots. – C'est... merci.

— En ce qui concerne Benny Frayle...

— Ne devrait-elle pas être ici avec nous ? demanda Kate.

— J'ai déjà eu une conversation avec Benny, après la mort de Mlle Lawson. Carey avait beau tâcher de la rassurer sur son avenir, vous savez comme elle est... hum...

Complètement idiote ? suggéra Polly *in petto*. Genre, con comme un balai, oui.

— ... peut-être anxieuse. J'ai été en mesure de la rassurer. Aussi longtemps qu'elle le désirera, elle pourra vivre dans son appartement au-dessus des écuries. S'il se trouve qu'il faille vendre la propriété...

MACHINATIONS INFERNALES

Dennis suspendit sa voix, fronçant ses sourcils roux en accent circonflexe.

— Il n'en est pas question. — Kate prit la main de son mari. — Nous avons des projets.

— Parfait. Mais si cela arrivait, une somme doit être consacrée à l'achat d'un logement comparable, qui sera alors mis à son nom.

Mallory dit : — Je comprends.

Polly émit un petit sifflement.

Kate foudroya sa fille du regard.

— Sa pension, même en tenant compte de l'inflation, reste très confortable. Elle devrait être en mesure de vivre convenablement de ses rentes. Il y a aussi une somme assez importante en placements sûrs. Si elle venait à... — Dennis s'interrompt et regarda dans le vide d'un air lugubre, puis il s'éclaircit la gorge et poursuivit : —... à décéder, dirons-nous, cet argent reviendrait à la propriété. Et enfin, Polly.

Il lui sourit et attendit un instant. L'air de quelqu'un qui cache une fascinante surprise derrière son dos. S'il n'avait pas été aussi gentil, on aurait pu qualifier son expression de sournoise.

Polly lui rendit son sourire et, malgré elle, éprouva de nouveau ce frémissement d'impatience. Elle savait qu'elle n'avait guère de chances d'hériter de beaucoup d'argent mais même un vieux camée pourri pouvait valoir quelque chose. Et s'il se trouvait qu'il soit super rare et fameux, comme l'horloge dans *Only Fools and Horses* ?

— Il y a cinq ans, j'ai conseillé à votre tante de réaliser son portefeuille d'actions qui ne rapportait que de maigres bénéfices et d'investir dans des laboratoires pharmaceutiques. Ceux-ci ont réussi bien au-delà de mes plus grandes espérances.

Il y eut un blanc. Personne ne voulut demander à combien se montaient d'abord ces « grandes espérances ». Pas même Polly.

— Selon les volontés de votre tante, ces actions, estimées à l'index de la fermeture du marché au jour de sa mort, sont destinées à sa grand-nièce...

Polly avala de l'air, un grand hoquet. Puis se couvrit la bouche, confuse. Elle ne respira plus.

— ... à son vingt et unième anniversaire. La somme se monte aujourd'hui à un peu plus de soixante mille livres.

Silence. Dennis adressa à Polly un sourire radieux. Mallory sourit aussi, bouleversé par cette nouvelle preuve de générosité de la part de sa tante. Kate ne sourit pas. Tout en se reprochant sa mesquinerie, elle sentit son cœur se serrer. Polly exhala un « Ouh » puis se mit à rire.

— Mon Dieu... — Elle lança les mains en l'air au-dessus de sa tête.

MACHINATIONS INFERNALES

chevilles, recouvrit ses pieds d'une sueur glaciale. Et il y eut un bruissement étouffé : un susurrement, un frottement soyeux qui paraissait provenir des quatre coins de la pièce.

Le mur s'était transformé. Le dessin délicat s'était épaissi en une masse solide qui bougeait et tourbillonnait comme de la fumée. Soudain, la masse sembla se resserrer, s'intensifier et s'avancer dans la pièce, en ménageant un vide au milieu, telle l'entrée d'une grotte. Puis au centre de ce creux, à demi dissimulée par des filandres arachnéennes de vapeur mouvante, s'éleva une forme blanche, immatérielle.

Le froid était si intense à présent que le Dr Lester se trouva incapable de bouger. Ses membres étaient lourds comme du plomb. Elle voulut respirer mais fut saisie de nausée. Les battements de son cœur étaient extraordinairement lents. Puis une forte odeur envahit la pièce, une odeur de terre fraîchement retournée. La jeune femme reconnut qu'elle s'était trompée : le bruissement était en réalité un chuchotement.

Un choc électrique lui tira un cri. Elle regarda son bras fixement, craignant une coupure ou une brûlure. Mais ce n'était que la fillette qui posait doucement les doigts sur son poignet. Maintenant, le visage de Karen l'effleurait, son haleine rafraîchissait la joue déjà gelée du Dr Lester.

— N'ayez pas peur.

— Je suis... je ne peux...

— Tout va bien, je vous assure. — Les doigts se resserrèrent. La voix avait une sonorité dilatée, comme si l'enfant parlait en bâillant, et les mots s'étiraient bizarrement. — Vous comprenez ce que je dis ?

— Oui.

— J'ai un message pour vous. De la part d'Alice.

— Aahh...

— Votre sœur est heureuse. Elle vous embrasse ainsi que votre mère. Elle demande comment va Henry.

— Il s'est enfui. Alice... Oh ! Alice...

— Elle ne peut pas vous entendre, malheureusement.

— Mais... toi, elle peut t'entendre ?

— Oh oui. — L'éclat surnaturel de ses yeux s'intensifia. Karen relâcha son étreinte et se rassit, satisfaite. Confiante. Légitimée. — Elle peut m'entendre.

Composition et mise en page



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'éditeur : FD078801
Dépôt légal : octobre 2005